

# L' Abeille.

9me Année.

" Je suis chose légère et vais de fleur en fleur. "

9me Année

VOL. IX.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 22 FÉVRIER 1861.

No. 17.

## LE BERCEAU.

Heureux enfant, que je t'envie  
Ton innocence et ton bonheur !  
Ah ! garde bien toute la vie  
La paix qui règne dans ton cœur.

Tu dors ; mille songes volages,  
Amis paisibles du sommeil,  
Te peignent de douces images  
Jusqu'au moment de ton réveil.

Ton œil s'ouvre ; tu vois ton père,  
Joyeux, accourir à grands pas ;  
Il t'emporte au sein de ta mère ;  
Toi et deux te bercent dans leurs bras.

Tout plaît à ton âme ingénue.  
Sans regrets comme sans désir,  
Chaque objet qui s'offre à ta vue  
T'apporte de nouveaux plaisirs.

Si quelquefois ton cœur soupire,  
Tu n'as point de longues douleurs ;  
Et l'on voit ta bouche sourire ;  
A l'instant où coulent tes pleurs.

Par le charme de la faiblesse  
Tu nous attaches à ta loi ;  
Et jusqu'à la froide vieillesse,  
Tout s'attendrait autour de toi.

Mais, hélas ! que d'un vol rapide  
Ils viennent, ces jours orangeux  
Où le sort, un dieu plus perfide,  
Vont porter le trouble en tes jeux !

Moi, qui des goûts de la nature  
Garde encore la simplicité,  
Avec une âme douce et pure,  
Queis soins ne m'ont pas agité !

Amitiés fausses ou légères,  
Parents ravis à mon amour,  
Mille espérances mensongères  
Détruites, hélas ! sans retour.

Si du sort l'aveugle caprice,  
Me garde quelque trait nouveau,  
Je viendrai de son injustice  
Me consoler à ton berceau :

Et tes caresses et tes charmes,  
Et ta douce sécurité,  
A mon cœur sombre et plein de larmes  
Rendront quelque sérénité.

Que ne peut l'image touchante  
Du seul âge heureux parmi nous !  
Ce jour, peut-être, où je le chante  
De mes jours est-il le plus doux.

Heureux enfant que je t'envie  
Ton innocence et ton bonheur !  
Ah ! garde bien toute la vie  
La paix qui règne dans ton cœur !

BERQUIN.

## LETRE D'UN JEUNE FRANÇAIS QUI A SUIVI JACQUES-CARTIER DANS SON SECOND VOYAGE EN CANADA, A UN DE SES AMIS DU COLLEGE DE HARRECOURT.

Hâvre de Ste. Croix, 20 sept. 1540.

Mon cher Eugène,

Rassurez-vous ; ce n'est point une ombre désolée qui vous écrit des bords du Styx, et vous conjure de chercher sur les ravages de l'Océan son corps privé de sépulture. Malgré vos sinistres présages, la mer ne m'a point englouti dans ses flots ; ne craignez plus, votre ami est bien portant, et surtout bien joyeux. Chassez cette humeur triste et chagrine qui vous animait contre moi, lorsque je disais adieu à la belle Antiquité, qui fait vos délices, et que je quittais les demi-dieux de la fable pour m'enroler, *non inferiori scutus*, sous les drapeaux de Jacques-Cartier, ce mortel dont les Anciens auraient fait un Dieu.

Il me semble vous entendre encore due comme à mon départ : " A quoi bon quitter le collège. Cet océan, dont vous bravez les fureurs sera peut-être votre tombeau. Qui sait ? peut-être aussi que des peuplades barbares vous retiendront en servitude, ou, cédant à une fureur inhumaine, devoreront avec délire vos chairs mutilées. Après tout, qu'y prétendez-vous trouver ? du plaisir ? vous n'aurez que des fatigues et des périls de toute sorte. Non, non, rejetez cette humeur aventureuse qui vous pousse à votre perte."

Ah ! mon cher Eugène, si vous saviez comme je suis heureux ; vous laisseriez bien vite de côté ces beaux sermons. Je crois même que pour partager mon bonheur, vous diriez un éternel adieu à ces livres indechiffrables de grec et de latin, à ces vieux murs de collège où vous êtes captifs, et dont le sombre aspect ne peut qu'attrister votre esprit.

Qu'on se trompe. Eugène, lorsque l'on croit qu'en dehors de la France il n'y a rien de beau ! Le pays où je suis est le favori de la nature. Je n'essaierai pas de vous en décrire toutes les beautés. Non. Mais si vous voulez en avoir une idée, abandonnez-vous à votre bêtise imaginative ; elle n'ira pas au-delà de la vérité.

Cet âge d'or que nous montrent les rêves d'Ovide, il existe ici réellement. Point de lois, point de tribunaux. Les habitants vivent comme des frères et vivent heureux. L'ambition et la fureur d'accumuler n'a jamais troublé leur cœur. Ils jouissent en commun des biens qu'ils possèdent. Le gland, les fruits sauvages, les animaux qu'ils percent de leurs flèches, voilà leur nourriture. Ici, la terre n'a jamais senti le soc de la charrue. L'animal erre en liberté dans les forêts : il n'a pas encore gémé sous le joug.

Mon séjour en cette heureuse contrée ne m'offre que plaisirs et que charmes. Souvent je me promène sur un fluve en comparaison duquel nos grands fleuves de France ne sont que des ruisseaux. Je vogue sur les flots dans un léger esquif dont la forme singulière mais élégante fait honneur à l'industrie de ces peuples sauvages : c'est un petit canot, fait de simple écorce, aussi léger que le vent, et que la rame de frêne fait voler rapidement sur les ondes.

Vous parlerai-je des plaisirs de la chasse ? Ces plaisirs royaux, réservés en France à un petit nombre de favoris et à des heures déterminées, sont ici de tous les jours. Armé de flèches ou d'une carabine, j'erre dans des forêts que la hache n'a jamais attaquées. Malheur alors aux animaux des bois ! Le caribou, l'orignal, l'ours est tué sans pitié. Mais je vous entends ici jeter les hauts cris. " Quoi, me dites-vous, soutenir l'aspect des bêtes les plus féroces ! vous tuer un ours ! " Calmez-vous, mon cher Eugène, je ne vous avais pas encore dit que je ne fais pas seulement ces glorieux exploits. J'ai toujours alors à mes côtés un fidèle Achate ; c'est un naturel du pays, jeune homme de vingt ans qui surpasse tous ceux de son âge en grandeur comme en beauté. A voir sa longue chevelure qui s'agite au gré des vents, le carquois qu'il porte suspendu élégamment sur l'épaule, et surtout sa démarche altière, vous le prendriez pour le divin Apollon errant dans les forêts de Délos.

Que j'aime aussi à visiter la bourgade de Stadacona au coucher du soleil, quand les chasseurs regagnent joyeusement